

Après avoir parcouru les textes publiés dans le numéro précédent de *Cahiers ERTA* qui traite, lui aussi, de la résistance, on constate que la parole est un moyen de résistance efficace. La résistance enfermée dans un mot littéraire n'est pas moins forte que celle exprimée par une action. Or, on est censé croire que la force de la parole est illimitée. Mais l'est-elle effectivement ? La matière littéraire est particulièrement souple et riche, un texte incluant un nombre indéfini de textes possibles. Il arrive donc que, par un manque de savoir du lecteur, l'aspect résistant du texte reste invisible, mais il arrive aussi qu'il saute aux yeux ou qu'il s'active sous l'influence d'une expérience vécue. Quelle que soit la raison pour laquelle elle est remarquée, la résistance pousse toujours à chercher au-delà d'elle-même. Et elle mène invariablement, une fois différents seuils dépassés, vers une constatation sur la nature humaine. La complexité de cette nature se découvre dans les conditions extrêmes, sociales ou politiques, particulièrement en situation de guerre, quand la question de ce qui est (encore) humain émerge le plus souvent. Et revient, comme un boomerang, la question de la portée des paroles qui semblent être impuissantes face à la souffrance et au malheur. Les paroles résistent-elles à la pression des événements qu'elles décrivent ? Penchons-nous sur cette perplexité et cette force que découvrent les auteurs des textes rassemblés dans le numéro 10 de *Cahiers ERTA*.

EWA M. WIERZBOWSKA